

Variations instantanées

Par Fabrizio Scaravaggi

«L'extraordinaire ne se mesure pas en termes de temps.»

E. M. Cioran

Végétal. Les herbes, dont le soleil stratifie les ombres longues, sur les-quelles s'étendent d'autres ombres, estompées par la distance, se détachent sur la plaine humide. Une lame: ce terrain marécageux, ce vallonnement que nous avons voulu pour cadre de nos rencontres; ou plutôt, ce terrain vague des rencontres où nous disons notre existence, paroles déposées par l'impétuosité de l'imprévu. Ce marécage qui s'élargit en tache d'huile, simulant l'ampleur de notre volonté d'auto-exploration.

Laurent Guenat, peintre, me parle du temps et, peut-être, des couleurs aussi. De son temps. Une lame: le paysage fertile qui me rend trouble, me traverse et me termine. La lumière rasante du soleil en montre la surface opaque, la densité brumeuse. Cette nuée de transparences qui se lève dans l'air, comme une vapeur, une respiration, une lentille, n'est pas autre chose que les possibles comptes rendus de l'inexorable modification de l'activité picturale ou scripturale. Cette façon de dire en faisant qui la travaille, nous travaille; qui nous stratifie dans les gestes de déposer et d'enlever nos matières sur un support plat et humide; qui nous rend inracontables.

Les herbes frémissent dans la brise vespérale de la saison sèche. D'avant le crépuscule. Elles remplissent la vue, l'étouffent, l'assombrissent comme des sons graves venus d'une autre portion de terre. Les herbes sont ici et déjà elles ne sont plus que houille.

Pied. Le battement d'un nouveau village secoue la toile où se raconter, la déroulant comme un tapis. Le tapis de prière: le dandy que je suis, que nous sommes. Son parfum de jonc peu à peu se dissipe, laissant l'odeur froide et verte de la...

La nuit suspend la vue. Elle nous recueille comme un temps vide, creux, comme on le dit d'un arbre. La nuit est une caisse de résonance dans laquelle nous sommes à la fois les sons et ceux qui les émettent.

C'est maintenant et sur ce fragment d'espace (que l'on peut définir, et donc voir, comme un lieu de passage, puisque c'est quelque chose à l'intérieur duquel on passe, avec lequel on passe et qui passe) qu'adviennent notre rencontre et nos différences.

Laurent bat la mesure et moi je hurle... sur la toile du récit. Nous marchons, en effet, dans cet être-là qui s'expérimente, et nous expérimente, comme un réseau qui entrecroise des points, des pas vécus, qui entrelace son enchevêtrement, notre allure de promeneurs, et qui interprète son transit, notre caractère transitoire.

Je dis à Guenat, en pensant à mes pieds et tandis que le quartier de lune rend limpides quelques taches lagunaires du paysage qui m'incite à vouloir retracer notre dialogue: *«Si, comme tu le dis, le temps vécu et le temps chronologique se différencient, le pied pourrait être l'unité de mesure de leur cohésion, de leur simultanéité, de leur contemporanéité.»*

Guenat éclate de rire de bon cœur; il ôte ses lunettes et, passant les doigts dans ses cheveux ébouriffés, se gratte la nuque. Il a une coupe années septante qui s'accorde avec son physique fluide d'éternel étudiant. Pâle.

«Voici alors que le pied institue aussi le lien dans la différence, l'attraction simultanée, de l'autre des temps. L'espace. De la subdivision duquel le temple est le modèle.»

Et encore: *«Le temple est à la fois modèle de la subdivision de l'espace et métaphore du corps.»* Et encore, en outre: *«Donc, le corps est le temple que sont les temps.»* Et plus encore: *«Quand je dis corps, je fais allusion autant au corps physique que je suis, que tu es, que nous sommes, qu'à ce corps-ci qui se donne, pour moi, écrit, et pour toi, peint. Est-ce que nous ne sommes pas, moi, texte et toi, toile?»*

Rouille. *«Et si le temps biologique était cyclique?»*

Laurent s'arrête. Je m'assieds sur mes talons et je me tais. En essayant de garder l'équilibre, il ôte ses chaussures imprégnées des humeurs nocturnes du marécage et se les met sur la tête.

Secoué. Mais... Je regarde ce paysage d'étangs qui me revient rosé à l'aurore; je le sens à nouveau battre dans mon ventre. Je ris; nous rions.

Ascèse. Le présent est notre unique réalité. Il est la rose des instants de relation. Il est le poids et le dénominateur commun de toute création. Il est la simultanéité de l'être ici et de la projection remémorante. Il est l'accès à notre propre complexité, qui n'est pas un état mais un devenir, une élaboration, un futur antérieur, un passé dans le futur.

Laurent Guenat va en Islande, sur le Mont Athos et au Bhoutan pour peindre son récit du présent et, peut-être, pour être son propre présent et se présenter à lui-même.

Maintenant il se tient dans ce vallonnement, dans cette plaine laguneuse où je chemine sur la narration; il se présente et me peint, me travaille, m'égare derrière une géométrie supposée du réel. Il fait un fond à force de superposer et d'effacer des couleurs temporalisées, usées par le va-et-vient du geste de ma création, qui n'est pas genèse mais récit.

Du présent dans les yeux, comme on dit: de la fumée dans les yeux, voilà ce qu'est l'ascèse. Aller sur cette lame qui se détache sur le fond de l'image, sur cette toile où je veux transcrire une expérience qui, pour Laurent Guenat, se donne comme picturale; qui la subdivise, en y traçant mainte juxtaposition, pour déclarer le bruissement de l'autre qui ne peut que s'y mirer; et qui entre en conflit avec la pensée contextualisante du langage unique, qui veut que tout se tienne, se contienne.



Laurent Guenat, *Chromogenese XI*, 1998